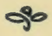

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01644758 3

Mgr BAUDRILLART

Jeanne
la Libératrice

1429

1915



PANÉGYRIQUE

PRONONCÉ A NOTRE-DAME DE PARIS

Le 16 Mai 1915



PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE

117, rue de Rennes

—

1915

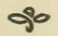
Jeanne la Libératrice

1429 1915

Alfred
Mgr BAUDRILLART, Cardinal

Jeanne la Libératrice

1429
1915



PANÉGYRIQUE
PRONONCÉ A NOTRE-DAME DE PARIS
Le 16 Mai 1915



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
117, rue de Rennes

—

1915

« *Non fecit taliter omni nationi et judicia sua non manifestavit eis.* **Dieu n'en a pas usé de la sorte avec toutes nations et il ne leur a pas manifesté sa loi.** »
Ps. 147, v. 20.

Éminence,

Mes Frères,

C'est un mystère sur lequel la raison humaine ne s'incline jamais sans trembler que celui de la vocation divine de tout être humain, en tant qu'elle a rapport à ses éternelles destinées ; les plus grands parmi les théologiens et les philosophes ont multiplié les efforts de leur génie pour montrer comment se concilient avec la liberté de l'homme et sa responsabilité morale le libre choix de Dieu, son omniscience et sa toute puissance. Sur ce mystère cependant brille la lumière de la Révélation ; d'une part, nous connaissons le but assigné à notre effort ; et, de l'autre, il nous est à tout le moins possible, même lorsque quelques anneaux échappent au regard de notre intelligence, de tenir fermement les deux bouts de la chaîne.

Très obscur aussi, mais moins angoissant d'habitude, se présente à nous le mystère de la prédestination des peuples à un rôle voulu de Dieu.

Est-il vrai qu'en dehors du peuple d'Israël, dont l'élection se rattachait étroitement au plan du salut des hommes, il y ait des peuples choisis et marqués d'un sceau divin ?

La Révélation ne nous le dit pas. Les faits de l'histoire parlent seuls et le patriotisme de chaque nation est porté à les interpréter à sa manière. Aujourd'hui même, le peuple allemand ne se regarde-t-il pas comme le peuple élu de Dieu, de *son* Dieu, *unser Gott*, et ne répète-t-il pas avec orgueil la parole du Psalmiste : *non fecit taliter omni nationi ?*

Question moins angoissante d'habitude, ai-je dit, que celle de notre prédestination personnelle. Angoissante pourtant, elle le devient à certaines heures ; et l'heure que nous vivons est de celles-là.

Car enfin, mes Frères, si toute notre histoire démontre que la France a été l'objet des prédilections divines, que la Providence l'a choisie pour l'exécution de tel de ses desseins, et qu'Elle l'a toujours sauvée, fût-ce par le miracle, des plus cruelles épreuves et des pires dangers, quelle raison pour nous d'espérer ! Mais, s'il n'en est rien, quelle tristesse !

Sur quoi fonder notre jugement ? Lorsque, dans l'histoire d'un peuple, toutes les grandes crises nationales ont été la conséquence d'une crise morale et religieuse et se sont résolues de telle sorte que la nation et la religion se relevassent du même coup ; lorsque, au moment où tout semblait perdu, des événements extraordinaires se sont produits, des hommes providentiels se sont manifestés, de manière à rendre si évidente l'intervention de la main de Dieu que, non seulement les gens de bon sens et de bonne foi, mais l'autorité même qui représente le Ciel ici-bas en aient été frappés et l'aient dit, oh ! alors, mes Frères, quel caractère de certitude prend à nos yeux cette divine vocation d'un peuple ! Et n'est-ce pas le cas de notre France ?

On parle volontiers de ce que l'on appelle les « rebondissements » du peuple français et l'on n'a pas tort. On remarque, à travers les siècles de notre histoire, une singulière alternance entre les générations qui détruisent et

les générations qui restaurent ; et l'observation est juste.

Encore faut-il que le phénomène s'explique.

Il y a dans le peuple de France un ensemble de qualités traditionnelles, amour du sol natal et de la famille, bon sens, droiture, attachement à ses chefs, esprit religieux, formation catholique, enthousiasme efficace pour les causes généreuses, qui paraissent parfois s'éclipser, mais qui pourtant subsistent au fond chez la plupart. Et, à côté de ces qualités, une étrange mobilité, une tendance frondeuse, je ne sais quelle aptitude à se laisser prendre aux idées nouvelles, voire aux paradoxes subversifs, une puissance de logique qui traduit immédiatement les théories dans les faits, si bien qu'à tels moments ce peuple se retourne avec passion contre ce qu'il a depuis longtemps apprécié et aimé ; les classes dirigeantes surtout semblent alors, dans leur majorité, frappées d'aberration et font supporter à tous les conséquences de leurs erreurs.

Ce sont là, je le veux bien, les causes naturelles de nos crises périodiques et les éléments naturels de nos relèvements. Mais pourquoi ces crises se résolvent-elles toujours, au moins jusqu'à présent, dans le même sens ? Pourquoi les erreurs ne portent-elles pas leurs dernières conséquences ? C'est là ce qui surprend à bon droit.

Jetez un regard sur le royaume de France au début du XVIe siècle ; tout y est dans l'ordre ; les classes s'y font équilibre ; la royauté est forte, mais tempérée ; dans le domaine des arts et de la pensée, l'antiquité renaissante et le passé chrétien de notre pays se marient heureusement, la France tient tête à l'Europe et rayonne dans le monde. Mais voici que l'individualisme excessif de la Renaissance et de la Réforme s'empare des esprits ; et bientôt partout s'introduit l'anarchie ; c'est la guerre civile et la guerre étrangère ; c'est le protestantisme et c'est l'invasion. Le roi lui-même est protestant ; la France ne sera plus la grande puissance catholique ; sa nationalité

même semble à la veille de sombrer. Au fond de cet abîme la masse de la nation réagit ; elle maintient sa foi et conquiert son roi. En devenant fils de l'Église, Henri IV devient le père de son peuple et le rend à ses destinées ; l'ordre renaît et commence pour notre pays cette ère splendide du XVIIe siècle qui verra tout ensemble le triomphe de nos armes, notre suprématie politique, le règne de l'esprit français, la rénovation et l'admirable expansion de l'Église catholique.

Même révolution des idées et des mœurs au XVIIIe siècle, mêmes conséquences tragiques pour l'État et pour l'Église ; finalement, même réconciliation, même restauration de l'un et de l'autre ; fils de la Révolution, le Premier Consul donne la main à Henri IV.

Bien plus, même aux heures où ceux qui gouvernent l'État sont le plus éloignés de l'Église, la nation, mue par une force secrète, continue à servir sa cause. A la fin du XIe siècle, le roi Philippe Ier est excommunié et c'est alors que, sans lui, la noblesse et le peuple de France entreprennent la première croisade, de toutes la plus glorieuse et la plus fructueuse ; les assemblées révolutionnaires déportent ou tuent les prêtres, et les prêtres exilés contribuent à convertir ceux qui les reçoivent ; même en Orient se continuent les *Gesta Dei per Francos ;* de nos jours encore, en dépit de l'attitude officielle de ses chefs, le Français demeure l'apôtre le plus actif et le plus ferme champion du catholicisme.

En vérité, le doigt de Dieu est là. Et je ne suis pas surpris que, dans tous les siècles, l'Église, par ses penseurs, Baronius, au lendemain de la Réforme (1), Joseph de Maistre, au lendemain de la Terreur (2), et même par ses pontifes, Grégoire IX au temps de saint Louis (3),

1. Baronius fait cette réflexion au sujet de saint Remi, *Annales eccl.*, an. 514, n° 26-27.

2. Lettre du 28 octobre 1794 (*Lettres*, t. Ier).

3. Grégoire IX au roi saint Louis, dans *Labbe*, t. XI, col. 366-367.

Pie II après Jeanne d'Arc (1), Léon XIII et Pie X de nos jours, hier encore Benoît XV, n'aient pas craint d'affirmer ces desseins de Dieu sur notre pays et l'étroite solidarité qui l'unit à l'Église, au point de le comparer à la tribu de Juda et de lui appliquer les mystérieuses promesses faites par le Seigneur à la postérité de David.

Mais il est un jour entre tous, où pour emprunter l'expression d'un contemporain de celle dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, « le restaurement de France a été moult merveilleux » ; où Dieu a témoigné avec évidence qu'il aimait le royaume de France et l'avait élu pour son héritage ; c'est le jour où il lui donna Jeanne d'Arc, par qui « il le répara et le restaura », ose dire le même auteur, de même que par la Vierge Marie, « il avait réparé et restauré tout le humain lignage (2) ».

Je voudrais, mes Frères, vous montrer comment la crise dont Jeanne d'Arc a tiré la France au commencement du xve siècle fut précisément une de ces crises à la fois nationale, morale et religieuse, si caractéristiques de notre histoire ; par quels remèdes Dieu, en leur envoyant Jeanne d'Arc, a guéri nos pères et les a ramenés dans les voies de la tradition française, quelle aide enfin nous avons déjà reçue de Jeanne et, forts du passé, nous attendons encore d'elle pour sortir heureusement de la crise

1. Dans le passage de ses *Mémoires*, cité par Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, t. IV, p. 507-510.

2. On ne lira pas sans intérêt le texte même de Mathieu Thomassin dans le *Registra Delphinal*. Quicherat, *Procès*, t. IV, p. 309. « Par ainsi le restaurement de France et recouvrement a esté moult merveilleux. Et sache ung chacun que Dieu a monstré et monstre ung chaque jour qu'il a aimé et aime le royaulme de France, et l'a spécialement esleu pour son propre héritage, et pour, par le moyen de lui, entretenir la saincte foy catholique et la remettre du tout sus ; et par ce Dieu ne le veut pas laisser perdre. Mais sur tous les signes d'amour que Dieu a envoyé au royaulme de France, il n'y en a point eu de si grand, ne de si merveilleux comme de ceste Pucelle..... Par la Pucelle vierge Marie, la réparacion et restauration de tout le humain lignaige ; et par ladite Pucelle Jehanne, la réparacion et restauration du royaume de France, qui estoit du tout en bas, jusques à prendre fin, se ne fust sa venue. »

analogue, où notre patrie se débat en ces premières années du xxe siècle.

Puissent l'amour de l'Église et celui de la France m'inspirer des paroles qui ne demeurent pas trop indignes du pieux et patriotique désir que vous nourrissez, Éminence, de faire servir cette solennité à hausser tous les cœurs en ces jours de douleur et d'espoir.

*
* *

Fut-il jamais, mes Frères, années plus effroyables que celles par lesquelles s'ouvrit le xve siècle ? Elles dégouttent de sang et de honte.

Je pourrais vous conduire dans les principales cours de l'Europe et vous en découvrir les tares, et de là jusqu'aux confins de l'Europe et de l'Asie pour vous dérouler l'affreux tableau des atrocités sanguinaires des Turcs, encore dépassées par celles des Mongols, vous montrer Tamerlan épouvantant le monde par la pyramide de 90.000 têtes humaines qu'il érige à Bagdad, ou faisant fouler aux pieds de ses chevaux mille enfants envoyés pour le fléchir... Mais je craindrais de suggérer des idées à qui n'a déjà que trop de goût pour le colossal dans l'atroce. Ne sortons pas de notre pays !

Cet aliéné au teint hâve, aux joues creuses, aux yeux tantôt ardents et tantôt morts, qui croupit dans la vermine, c'est le roi de France ; cette intrigante voluptueuse et vénale, au hennin surmonté de cornes diaboliques, à la robe étrangement traînante et historiée, c'est la Reine ; ce prince scandaleux et rapace, mais élégant et aimable, c'est le duc d'Orléans ; cet autre hypocrite et cruel, c'est le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, Jean sans Pitié, à son heure l'idole de Paris. Au lendemain du jour où il s'est réconcilié avec le duc d'Orléans son rival et a communié à son côté, il l'a fait assassiner, mais lui-même tombe sous les coups des hommes du Dauphin Charles. Et

voici la France partagée entre des hordes scélérates qui pillent et saignent nobles, bourgeois et gens du peuple. C'est la guerre civile, c'est la guerre sociale ; c'est l'Anglais appelé en France par une faction ; c'est la Reine qui vend à l'ennemi la succession du fou son mari, déshéritant et reniant son fils ; c'est le Dauphin faible, timide, impuissant qui proteste contre sa déchéance. Mais sur quelles fidélités pourra-t-il compter ? La clef de voûte de l'édifice est ébranlée ; où est le véritable souverain ? Où est l'autorité légitime ? Charles VII ? Henri VI ? Le Français ou l'Anglais ?

La voilà, dans toute sa gravité, la crise nationale de la France.

Mais non pas seulement crise dynastique et politique, avec de terribles contre-coups dans l'ordre social : plus encore crise morale et crise religieuse.

Les ambitions, les passions des princes du sang ont déchaîné le mal, c'est vrai. Cependant sont-ils seuls coupables ? Oh non ! Partout ils ont des complices.

Belle et resplendissante comme la forêt sous les feux de l'automne s'était montrée la société féodale au temps des premiers Valois. Elle avait aimé les belliqueuses prouesses et les nobles tournois, elle avait aimé le faste, elle avait aimé les lettres, elle avait aimé les arts. Mais, peu à peu, tous ces goûts étaient venus se fondre dans l'unique amour de la jouissance, dans la fiévreuse passion de l'or, qui procure tout plaisir. La forêt s'était dépouillée de sa parure d'antan ; une à une, ses feuilles étaient tombées, et, en attendant une sève nouvelle, cette société semblait vouée à la mort. A peine retrouvait-on les traits du caractère national ; jamais le vice n'avait connu moins de scrupules, le crime moins de remords. Sous le coup des plus cruels malheurs, on ne songeait qu'à s'amuser et à danser. L'État manquait d'argent, le peuple était écrasé d'impôts, la défense nationale était abandonnée. Mais, dans des fêtes somptueuses et bizarres, les grands et les

riches étalaient des vêtements surchargés de pierres précieuses et de pièces d'orfèvrerie. Les extravagances de la mode bravaient la loi morale ; « être vêtu sans péché » était devenu une locution qui exprimait une véritable rareté, et l'habillement le plus habituel à la cour s'appelait « costume de folie » (1).

Par un juste retour, à la folie et aux jouissances dévergondées d'en haut répondaient les jalouses fureurs et les âpres vengeances d'en bas ; les grandes cités, Paris surtout, étaient pleines de violences, d'iniquités et de périls.

Et jusque dans les campagnes dévastées par l'Anglais, par le Bourguignon, par l'Armagnac, en proie aux épidémies et à la famine, retentissaient des mots de désespoir : « Laissons femmes et enfants ! Faisons du pis que nous pourrons ! Remettons-nous en la main du Diable (2) ! »

Remettons-nous en la main du Diable ! Parole de damné à laquelle répondaient d'effroyables réalités, pratiques de magie, messes noires, meurtres d'enfants ; n'est-ce pas le temps de Gilles de Rais ? Je passe.

L'obéissance à l'Église, la foi chrétienne elle-même, subissaient alors de rudes assauts ; le siècle qui s'achevait s'était en partie tourné contre l'idéal catholique dont la splendeur avait fait celle du siècle de saint Louis. Le pouvoir civil, en entrant en lutte avec la papauté, sous le prétexte de faire respecter son indépendance, avait été la cause première de cette malheureuse et coupable évolution, car il avait ainsi provoqué l'exil des papes et le grand schisme. Et le schisme, à son tour, avait eu l'inévitable conséquence de détourner les hommes du respect dû à la chaire de Pierre, de voiler même aux yeux d'un grand nombre la divine constitution de l'Église. Les droits du Pontife suprême étaient méconnus, et, par deux fois, la France s'était soustraite à son obédience. Les princes et

1. Henri Baudrillart, *Histoire du Luxe*, t. III, livre III.
2. D'après le *Journal d'un bourgeois de Paris*, années 1418-1421.

les légistes en profitaient pour séculariser l'État. La pensée même tendait à se séculariser, c'est-à-dire à tenir moins de compte de la vérité révélée. De nombreux systèmes s'étaient élevés en face de la philosophie que l'Église avait fait sienne, et de hardis sceptiques s'étaient plu à ridiculiser tout ce qu'avaient admiré et aimé les âges précédents.

En vérité, la France ne semblait plus elle-même. Si une main vigoureuse ne la ramenait dans la voie de ses traditions, c'en était fait de son existence nationale — elle devenait anglaise — et sans doute aussi c'en était fait de sa vocation catholique. Telle était la partie qui, en 1429, se jouait autour d'Orléans.

C'est alors que, suivant une parole célèbre, Dieu prononça son mot, et ce mot fut Jeanne d'Arc.

*
* *

Dieu, mes Frères, parle de deux manières dans l'histoire. D'abord, par sa Providence, il dispose et il meut les causes secondes, les orientant vers une fin qu'Il a lui-même déterminée ; le plus souvent, il lui plaît de s'en tenir là. Mais, d'autres fois, sa voix éclate comme un tonnerre ; il lève son étendard ; il donne un coup de sifflet — cette audacieuse image est du prophète Isaïe (1) ; alors, des extrémités de l'horizon, les événements et les hommes se précipitent à son appel ; il n'y a plus nulle proportion entre les causes naturelles mises en action et les résultats produits, entre les instruments employés et le travail accompli ; c'est le surnaturel qui fait irruption dans la trame des faits ; c'est le miracle.

Jeanne d'Arc est le mot providentiel, et, au sens que je viens d'indiquer, le mot surnaturel de Dieu dans notre histoire.

Le mot providentiel.

1. *Isaïe*, v, 26.

La France, telle que je vous l'ai décrite tout à l'heure, était-ce la France tout entière? N'y avait-il plus dans notre pays d'éléments dont la Providence pût se servir pour le relever et le sauver? Gardons-nous de le penser.

Que la plupart des grands seigneurs et des politiques fussent des ambitieux, fauteurs de l'anarchie et en vivant, oui. Que les passions politiques et les haines sociales se fussent emparées de la majorité des classes populaires au sein de la capitale et de quelques villes principales, oui. Que certaines provinces, séduites par leurs chefs, que certaines campagnes, plus accablées que d'autres, eussent perdu le sens de la patrie et de l'unité nationale, oui encore ; je n'ai rien à retirer de ce que j'ai avancé.

Mais, dans l'aristocratie et la bourgeoisie, que d'hommes encore capables de comprendre l'intérêt général, éclairés sur les causes du mal, désireux d'y porter remède, bons soldats, bons magistrats, bons administrateurs. N'est-ce pas avec ceux-là qu'après la mort de Jeanne d'Arc, Charles VII reconstituera l'État?

Mais, dans la plupart des petites et des moyennes cités, dans la plupart des villages, que de familles bourgeoises, ouvrières, paysannes, profondément attachées à la France et au Roi! Là, on n'avait pas déclaré la guerre au prince, aux nobles et aux riches; là, on vivait sans haine et sans envie ; là, on souffrait des maux de la patrie et on en espérait la fin.

Là, on avait conservé les mœurs d'antan. Ce n'était pas le luxe, mais la simplicité ; ce n'était pas la soif de la jouissance, mais l'habitude de l'effort; on travaillait ; à peine l'ennemi disparu, on se remettait au labeur des champs, avec une inlassable persévérance ; jour par jour, on refaisait la France.

Là, on avait gardé la vieille foi; on se redisait les mystères du Christ et l'histoire de sa Passion ; on se répé-

tait qu'il aimait la France et qu'il ne pouvait pas l'abandonner dans sa détresse ; et, pour hâter le moment du secours, on priait, on faisait pénitence.

Et Dieu voyait tout cela ; et de tout cela il savait ce qu'Il pouvait et voulait faire ; Il connaissait toutes les ressources de la France, ressources naturelles, ressources mystiques, forces profondes qu'Il se réservait de rassembler et de mettre en œuvre.

Regardez ces foules qui s'ébranlent. Où vont-elles ? Au sanctuaire de la Vierge Marie, au sanctuaire du Puy. En l'année 1429, trois ou quatre cent mille fidèles y prièrent pour Charles VII. Elle y était, Isabelle Romée, la mère de Jeanne d'Arc, au moment où sa fille se trouvait aux prises avec les docteurs de Poitiers. Ils y avaient passé, eux aussi, les chevaliers qui l'avaient conduite de Vaucouleurs à Chinon ; et de là encore lui était venu son confesseur et aumônier, Jean Paquerel.

Et tous ces bons Français, et tous ces bons chrétiens n'étaient pas une poussière d'individus abandonnés à eux-mêmes ; beaucoup d'entre eux s'étaient groupés dans les tiers-ordres religieux ; des prédicateurs populaires, tel que l'avait été dix ans plus tôt le véhément saint Vincent Ferrier, les avaient initiés aux grandes douleurs de la France et de l'Église ; il y avait parmi eux comme un mot d'ordre de réforme et de régénération ; tous, suivant leurs lumières et leurs forces, voulaient la restauration nationale, morale et religieuse de leur patrie.

Oh ! si un être se montrait, capable de coordonner toutes ces forces et d'incarner toutes ces aspirations, avec quelle ardeur on le suivrait ! Comme il déterminerait l'élan de tous !

Or, voici que cet être parut.

C'était une paysanne de dix-sept ans.

D'où venait-elle ? D'un lieu prédestiné, d'un village des Marches de Lorraine, ce boulevard de la France, village qui portait le nom de l'apôtre des Francs, Dom-

remy, terre désormais illustre et sacrée. Là, dans une de ces humbles, chrétiennes et patriotiques demeures sur lesquelles Il aimait à reposer son regard, Dieu avait discerné une enfant très pieuse et très pure, et, comme jadis à la Vierge de Nazareth, ô merveille ! Il lui avait envoyé un ange, l'ange protecteur de la nation française, saint Michel. Et saint Michel avait dit à Jeanne « la grande pitié qui était au royaume de France », et lui avait signifié sa mission. A leur tour et souvent, sainte Catherine, sainte Marguerite, d'autres « benoîts saints et saintes du Paradis », avaient confirmé le céleste message. Et après bien des peines et des résistances, poussée par une force divine, *divino afflatu spiritu* (1), Jeanne, n'y tenant plus, était partie. Elle avait traversé le pays ennemi, triomphé des défiances de la cour, convaincu ses premiers juges. Et maintenant elle était là près du Roi. Tout ce qu'on attendait du libérateur, la petite paysanne allait le faire ; tout ce à quoi avaient échoué militaires, diplomates, hommes d'État, elle allait l'accomplir.

Avec le coup d'œil, le sang-froid, la vaste compréhension du génie, elle embrasse la tâche dans sa totalité : elle se propose le triple relèvement.

Le relèvement national d'abord, qui est, elle le pressent, la condition de tout le reste. Or ce relèvement dépend lui-même de deux choses : il faut la victoire, la victoire militaire qui enrayera la conquête anglaise et redonnera cœur aux partisans de Charles ; il faut le sacre du Roi dans la ville sainte où fut baptisé Clovis, car c'est l'unique moyen de manifester au peuple l'autorité légitime et de ramener les partis à l'union. Voilà pourquoi Jeanne veut énergiquement, passionnément, je dirai presque éperdûment, la délivrance d'Orléans et la marche sur Reims qui, pour la postérité comme pour les contemporains, demeurent les points culminants, les phares

1. L'expression est du pape Pie II, *Procès*, t. IV, p. 508.

lumineux de sa mission. Le succès répond à l'audace de ses exigences, car Dieu est avec elle, et le peuple et l'armée n'en doutent pas. En moins de quatre mois, les deux grands résultats sont acquis de telle sorte que jamais plus, en dépit de toutes les fautes qui vont venir, de toutes les défaillances, de toutes les trahisons, ils ne seront remis en cause; c'est pour toujours que la conquête anglaise est arrêtée, c'est pour autant que durera l'ancienne France que la dynastie légitime est restaurée.

Comme Jeanne l'avait prévu, l'union se refait peu à peu ; oh ! sans doute, ni les intrigues, ni les jalousies, ni les ambitions personnelles ne cessent du jour au lendemain ; elle-même l'apprendra par les plus cruelles expériences ; mais peu à peu, année par année, après la clef de voûte, chacune des pierres de l'édifice ira reprendre sa place ; la maison sera reconstruite, et non pas à l'envers.

Quelle facilité déjà pour que se restaurent aussi l'ordre moral et religieux. Mais combien mal ce serait connaître Jeanne que de s'imaginer que, cette restauration-là, elle ne l'a pas directement voulue et cherchée.

Travailler au relèvement moral d'une nation, ce n'est pas chose aisée. Que peut un pauvre être humain en face d'une multitude et des grands courants qui l'entraînent? Donner l'exemple, agir sur l'entourage le plus immédiat, conseiller des réformes. Aussi bien, c'est ce que fait Jeanne. A l'armée, à la Cour, elle se montre le modèle de toutes les vertus. Avec la simplicité des âmes pures, elle s'efforce de ramener à une vie plus conforme aux lois de la morale chrétienne ces Armagnac, souvent si barbares et si dissolus, ainsi que de purger l'armée des vices qui la souillent. Le « saint royaume de France », comme elle l'appelait, elle le voulait — Gerson nous en rend témoignage — délivré, non seulement de l'oppression de l'étranger, mais des iniquités, cause princi-

pale de ses malheurs, et elle rêvait d'une réforme qui s'étendrait du Roi au dernier de ses sujets (1).

Nous est-il possible aujourd'hui de lire sans une émotion attendrie le récit des scènes religieuses dont fut témoin l'armée de Jeanne ? Proviennent-elles de nos vieilles chroniques, ou des lettres de nos aumôniers militaires ? Vous vous rappelez ce départ de Blois pour Orléans, ces prières, ces confessions, ces communions des chefs et des soldats, faites à l'instigation de la Pucelle? Ne les avons-nous pas revues au mois d'août, lorsque nos troupes s'ébranlaient pour la grande guerre ? Des prêtres chantaient le *Veni Creator* quand Jeanne se mettait en route pour délivrer Orléans ; des prêtres ont béni nos régiments. Cet humble autel que tant d'images récentes nous ont montré s'appuyant aux arbres des bois, n'est-ce pas celui que Jeanne se faisait dresser dans les champs pour y renouveler, devant l'armée agenouillée, sa mystérieuse alliance avec le Dieu de l'Eucharistie ?

Mais ce n'était pas seulement dans l'âme des particuliers qu'elle voulait, par le retour à la morale et à la foi, rétablir le règne de Jésus-Christ ; c'était dans la société tout entière. Récemment, Éminence, vous nous l'avez rappelé avec force (2) ; pour elle, le vrai roi de France, c'était le Christ ; Charles ne tenait son royaume qu'en commende ; il n'était et ne devait être que le lieutenant du roi du ciel (3).

Chose plus surprenante encore ! Jeanne ne bornait pas au royaume de France ses vues et ses projets. Certes, en ce temps déjà, beaucoup pensaient que les destinées de l'Église catholique et celles de notre pays étaient étroitement unies ; Jeanne sans doute le croyait. Mais qu'elle se laissât consulter, elle, enfant de dix-sept ans, sur le fait du schisme, par le comte d'Armagnac ; qu'elle

1. *Procès*, t. III, p. 303-304.
2. Lettre du 26 avril 1915.
3. *Procès*, t. II, p. 456.

promît de répondre quand elle serait moins empêchée par la guerre ; qu'elle adressât aux Hussites de Bohême une impérieuse sommation de rentrer dans le sein de l'Église, sous peine d'avoir affaire à son bras vengeur, si ce n'est inspiration divine, quelle présomption, devrons-nous dire avec les juges de Rouen, quelle folie (1)!

Et cependant les meilleurs en France lui attribuent ce rôle sans paraître s'étonner ; la sage et vénérable Christine de Pisan proclame que par elle la concorde sera mise « en chrestienté et en l'Église » ; elle affirme que la libératrice a quelque chose de plus grand encore à faire que « destruire l'Englescherie »,

« C'est que la foy ne soit périe (2). »

Et voici qu'après cinq siècles l'Église, dans sa liturgie, confirme, de son autorité, la parole de Christine : « *Deus qui beatam Joannam virginem ad fidem ac patriam tuendam suscitasti*, ô Dieu qui avez suscité la bienheureuse vierge Jeanne pour défendre la foi et la patrie ! »

Tandis qu'en 1431 ceux-là même qui la jugent et la condamnent travaillent à faire renaître le schisme de ses cendres mal éteintes, Jeanne, par son appel au Pape, montre où est le droit, où est le chef.

Et bientôt en effet, de même qu'après elle s'achèvent, comme elle l'a prédit, et l'œuvre de la délivrance et l'œuvre de la réorganisation du royaume, se rétablit aussi l'unité de l'Église. L'Église de France rentre dans la discipline et dans la paix. Si la Pragmatique Sanction qui la reconstitue garde trop de traces des prétentions gallicanes et des idées fausses que l'Université de Paris avait tendu à faire prévaloir, le Roi ne tardera pas à en négocier l'abolition ; enfin le Concordat de 1516 scellera l'étroite union du Pape et du roi de France, à la veille du jour où Rome menacée par Luther aura plus que jamais besoin de sa fille aînée.

1. *Procès*, t. II, p. 246; t. V, p. 156.
2. *Procès*, t. V, p. 16.

O Jeanne, qui donc étiez-vous pour assumer cette œuvre de géant et pour la mener au port ?

Vous étiez une bonne Française, fille de nos campagnes, vous étiez une bonne chrétienne, fille de l'Église catholique ; de la Française et de la chrétienne, vous possédiez les meilleures qualités ; vous étiez la fleur de l'esprit français et de l'esprit chrétien.

Douée d'un impeccable bon sens, d'une naïveté mêlée de finesse, d'une candeur qui n'excluait pas la pénétration, d'une vivacité qui laissait place à la réflexion ; très simple, très courtoise et très noble ; animée d'une foi ardente, d'une espérance invincible, d'une exquise charité ; et toutes ces qualités, et toutes ces vertus, vous les mettiez sous la garde d'une chasteté immaculée.

Vous réalisiez, mieux que nul homme ne le fit jamais, l'idéal du chevalier français, par votre bravoure, par votre humanité, par le respect que vous portiez au Roi, par vos égards pour les grands, par votre affection pour les humbles : « C'est pour eux que je suis née », aimiez-vous à dire.

Votre courage, c'était le courage chrétien, ce n'était pas le courage antique et païen ; vous ne saviez pas prononcer le terrible *Vœ victis;* pour ceux que vous aviez vaincus, vous étiez pleine de compassion. Le farouche Gladsdale avait juré de massacrer tous les habitants d'Orléans ; il vous avait cruellement outragée ; vous le voyez près de périr ; vous le suppliez de se rendre au Roi du ciel et d'avoir pitié de son âme. Ce prisonnier anglais est mortellement frappé par un soldat ; vous le relevez en pleurant, vous le soignez comme une tendre sœur et vous le préparez à paraître devant Dieu.

Votre guerre, c'était la guerre chrétienne, la guerre telle qu'elle devrait toujours se faire entre peuples chrétiens, celle qui suppose chez ceux qui se combattent même foi et mêmes principes et qui permet par conséquent de faire appel à la conscience de l'adversaire.

Quand vous vous adressiez aux Anglais, c'était au nom de Dieu, de Jésus et de Marie ; vous les invitiez à se réconcilier avec les Français et à poursuivre, désormais d'accord avec eux, la grande œuvre du peuple chrétien, la croisade.

O Jeanne, telles étaient les qualités que Dieu vous avait départies ; vous étiez tout ce que je viens de dire, certes c'était beau ; et cependant, j'ose l'affirmer, si vous n'aviez été que cela, vous n'auriez rien pu faire et vous n'auriez rien fait. Encore un coup, qu'étiez-vous donc?

Vous étiez l'Envoyée de Dieu ; votre vocation et votre mission étaient surnaturelles.

Que Dieu, mes Frères, tire un Henri IV du protestantisme et un Bonaparte du jacobinisme révolutionnaire pour faire d'eux les restaurateurs de la patrie et de la religion, ce sont des coups étonnants de sa Providence, ce ne sont pas à proprement parler des miracles ; Henri IV était roi, Bonaparte était un général chargé de victoires et de gloire, et par là même ils disposaient l'un et l'autre de très puissants moyen d'action. Mais que, de la sanglante anarchie du xve siècle, Dieu tire une villageoise de dix-sept ans pour faire d'elle, sans aucune étape intermédiaire, la libératrice et la restauratrice de la France, c'est un miracle et ce ne peut être que cela.

Pourquoi ? Parce qu'attribuer à cette enfant comme à la cause principale les merveilles qu'elle a accomplies, c'est insulter la raison, c'est l'outrager elle-même, et c'est la rendre inexplicable (1).

C'est insulter la raison, puisqu'on donne à d'immenses effets une cause qui n'a pas avec eux l'ombre de proportion ; c'est outrager l'héroïne, puisqu'on lui impute de toute nécessité la plus extravagante présomption, le plus sacrilège mensonge, ou la plus grossière illusion ; la plus

1. R. P. Ayrolles, *Jeanne d'Arc sur les autels*, p. 8.

extravagante présomption : n'a-t-elle pas osé dire : « Il n'y a de secours que de moi » ? le plus sacrilège mensonge ou la plus grossière illusion, car toujours, et jusque sur le bûcher, elle a proclamé que sa mission était divine et qu'elle lui avait été signifiée par de célestes messagers : « Je suis venue au roi de France de par Dieu... Mes voix étaient de Dieu (1). »

Et c'est enfin la rendre inexplicable. Historiquement et moralement, Jeanne ne fut ce qu'elle fut que par ses voix; si ses voix étaient illusoires, elles étaient inefficaces, elles ne lui communiquaient aucune force réelle; Jeanne restait elle-même, c'est-à-dire une cause naturelle, sans mesure avec la tâche qu'elle se donnait la mission d'accomplir. Si ses voix ne sont pas illusoires, leur origine est surnaturelle — surnaturel divin ou surnaturel diabolique; c'est le dilemme que se posent les juges de Jeanne et ils tiennent ponr le second parti : à leurs yeux, Jeanne est l'instrument de l'Enfer. Mais tous ceux que n'aveuglent pas les haines et les passions d'un jour, saisis par l'éminence de ses vertus, le pur héroïsme de son martyre, l'excellence et la durée de son œuvre, irrésistiblement s'écrient après elle : « Ses voix étaient de Dieu ! » Et l'Église vient encore ratifier leur jugement, une première fois en réhabilitant la condamnée de Rouen, une seconde fois en la béatifiant : « *Deus qui beatam Joannam suscitati !* O Dieu qui avez *suscité* Jeanne ! »

Mais alors Jeanne n'est plus seulement la sœur des héros de notre histoire ; elle est celle des grandes inspirées, des grandes mystiques dont se pare l'histoire de l'Église. Comme les révélations et les visions de sainte Catherine de Sienne et de sainte Brigitte de Suède contribuèrent à ramener le Pape dans la capitale du

1. Et tant d'autres passages rapportés dans le *Procès*, p. ex., t. I, pp. 175, 176, 182. G. Hanotaux, *Jeanne d'Arc*, p. 245 : Jeanne est venue « pour sauver le royaume de France » et elle est venue « de par Dieu », ce sont les deux points intangibles, etc.

monde chrétien, de même les siennes menèrent le roi Charles à Reims, sauvèrent la France et servirent l'Église.

Elle est l'instrument, l'envoyée de Dieu ; du même coup, je comprends la hardiesse de son entreprise et le succès qui l'a couronné, et, comme nulle autre histoire ne rapporte un tel miracle, *non fecit taliter omni nationi*, je suis forcé de convenir que Dieu a donné à la France la preuve irrécusable d'un amour de prédilection, et je sens naître en moi une grande espérance.

*
* *

J'espère ; et pourtant, mes Frères, je n'aborde pas sans trembler cette dernière partie de mon sujet. Le quinzième siècle est horrible, mais il est loin. Les maux d'aujourd'hui atteignent mortellement notre chair et notre cœur.

La grandeur des événements n'est dépassée que par l'atrocité des souffrances.

Pour les décrire l'une et l'autre, instinctivement monte à mes lèvres le langage de l'Apocalypse (1).

Viens et vois ! Et je vis. Et voici un cheval blanc et celui qui le montait avait un arc et une couronne ; et il partait, déjà vainqueur, pour vaincre encore.

Ne l'avons-nous pas vu ce prince qu'enivrait l'orgueil des victoires passées, plein de confiance dans les victoires prochaines, donner le signal de la guerre ?

Viens et vois ! Et il sort un autre cheval, rouge, couleur de sang, et à celui qui le monte a été donné le pouvoir d'enlever de la terre la paix, de telle sorte que les hommes se tuassent les uns les autres.

Hélas ! que font-ils autre chose ? L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, les îles même de l'Océanie sont sous les armes ; plus de travaux pacifiques ; l'unique occupation des hommes est de s'entretuer, ou de préparer ce qu'il faut pour cela !

1. Chapitre VI.

Viens et vois ! C'est un cheval noir, monté par un homme qui tient une balance, et la balance sert à peser la ration de nourriture qui sera concédée aux hommes, car la famine marche à grands pas derrière la guerre.

Viens et vois ! Et paraît un cheval de couleur livide et son cavalier a nom la Mort, et il lui a été donné de parcourir tout l'univers, et la terre, et l'air, et les eaux ; nul refuge n'est à l'abri de la faux homicide.

Et voici sous l'autel les âmes de ceux qui ont péri injustement, les prêtres, les religieuses, les femmes, les enfants, les vieillards, jetés, victimes innocentes, dans l'effroyable holocauste ! Et ceux que les Allemands ont massacrés en Belgique, ou noyés dans la mer d'Irlande, et ceux que les Turcs livrent à d'affreux supplices en Arménie et au Liban !

Ah ! comment ne pas s'écrier avec saint Jean : « Le grand jour de la colère est venu et qui pourra subsister ? »

Ayons cependant, mes Frères, le courage de regarder en face et notre mal et nos raisons d'espérer.

Quand je considère ce que je vous disais dans la première partie de ce discours, je suis tenté de me demander si je vous ai décrit le xve siècle, ou le nôtre.

Ah sans doute ! dans les années qui ont précédé la brutale agression de l'Allemagne, nous n'avions pas, comme nos pères, à supporter les amertumes de l'invasion et les excès de la guerre sociale. Quarante ans s'étaient passés depuis nos dernières convulsions.

Mais le souvenir de Sedan pesait sur nous comme celui d'Azincourt sur les contemporains de Jeanne d'Arc. Nous nous sentions des vaincus et au lieu de raidir toutes nos forces et de tendre tous nos efforts pour que notre patrie reprît son rang dans le monde, combien parmi nous se résignaient à sa déchéance et se laissaient bercer aux rêves funestes de l'internationalisme et du pacifisme ! L'idée même de patrie n'était-elle pas contestée par un trop grand nombre de Français ?

Nos discordes politiques n'étaient-elles pas profondes ? Les agitations sociales dangereuses ? De riches démagogues n'excitaient-ils pas — tels les princes d'autrefois — les passions révolutionnaires pour les faire servir à leurs ambitions ? Rien n'y manquait, pas même le crime, pas même l'assassinat !

Crise nationale, aggravée comme celle du quinzième siècle, et en partie causée par la crise morale et religieuse.

De quels vices redoutables, du haut en bas de la société, souffrait la famille française, atteinte jusqu'aux sources de la vie, désorganisée par le divorce, menacée par l'alcoolisme !

La fureur de jouir, la passion de l'or et du luxe, étaient-elles moindres qu'au temps de Charles VI et d'Isabeau ? Les modes valaient-elles mieux ? « Costume de folie », disait-on en ces temps lointains. « Leur désordre extérieur traduit leur désordre mental », écrivait plus brutalement l'an dernier un maître autorisé, parlant du costume des femmes de 1914.

Le tristement fameux « bal des pierreries » n'avait-il pas fourni, à cinq cents ans de distance, l'exacte réplique des fêtes que je vous ai dépeintes ?

O France ! qu'avais-tu fait de ta foi ? Un souffle d'impiété avait passé sur ton âme. Tu errais à tout vent de doctrine. Tes maîtres avaient dénoué les liens qui t'unissaient officiellement au Pontife romain, ils traitaient l'Église en adversaire, ils niaient effrontément les droits de Dieu sur la société, ils prétendaient même le rayer de nos cœurs ; l'école publique était l'école sans Dieu !

Beaucoup de tes amis se détournaient avec tristesse, tandis que tes ennemis te croyaient irrémédiablement déchue.

Ils escomptèrent ta décadence. Alors ce fut contre toi la grande ruée.

Rappelez-vous, mes Frères, ces derniers jours d'août,

ces bulletins plus inquiétants et plus funèbres dans leurs réticences que dans leurs aveux : la Belgique est violée, submergée, la frontière française est forcée, les places du Nord se rendent ; l'ennemi est sur la Somme, l'ennemi est sur l'Oise, l'ennemi est sur la Marne ; le voici à trente lieues, à vingt lieues, à dix lieues de Paris ; encore trois jours, la capitale sera occupée, et c'est le cœur de la France. De son sort, comme jadis du sort d'Orléans, va dépendre la destinée de la patrie ; car, assure-t-on, maître de Paris, l'ennemi usera de tels moyens de terreur que la seule ressource sera de conclure la paix. La puissance de la France devra s'incliner devant celle de l'Allemagne ; la civilisation française devant la culture germanique. Le rêve des « surhommes » sera réalisé ; et nous, après une telle humiliation, à peine encore aurons-nous le droit de nous flatter d'être des hommes !

Et puis brusquement tout s'arrête. L'ennemi semble courir de lui-même au-devant de la défaite que nos généraux lui préparent et lui infligent. C'est le miracle de la Marne.

Mais ce miracle lui-même avait été précédé de ce qu'un écrivain (1) a justement appelé le miracle français.

Et ce miracle français, quel avait-il été ? Précisément celui qui s'était produit lors de l'apparition de Jeanne d'Arc : je veux dire le réveil instantané et l'effort commun de toutes les forces profondes de l'âme française.

Car elles existaient ces forces. Je pourrais, mes Frères, comme je l'ai tenté pour le siècle de Jeanne, reprendre une à une toutes les classes de la nation et vous montrer les vertus qui y subsistaient et que les théories parties d'en haut n'avaient pas réussi à corrompre : vertus solides, traditionnelles, chrétiennes, dont vivaient tant de bonnes familles de notre aristocratie, de notre bourgeoisie, de nos artisans, de nos cultivateurs. Je pourrais vous faire

1. M. Victor Giraud.

toucher du doigt, au sein d'une anarchie trop visible, les puissances organisatrices capables d'enrayer le mal présent et de préparer un meilleur avenir ; s'il s'agit de l'ordre politique, armatures de certaines administrations militaires ou civiles, servies par des hommes intelligents et dévoués ; s'il s'agit de l'ordre moral et religieux, associations, œuvres d'enseignement, œuvres de patronage, dirigées par des âmes apostoliques, capables de parler à leur temps comme saint Vincent Ferrier avait parlé au sien.

Je pousserais plus loin le parallèle et je ne craindrais pas, dans cette France fanfaronne d'irréligion, de vous faire découvrir une vie religieuse très intense, même un puissant souffle mystique. Je vous ai conduits au sanctuaire du Puy, avec la mère de Jeanne d'Arc, à la veille de la délivrance d'Orléans. Est-ce une foule bien différente, moins croyante et moins pieuse, qu'en juillet dernier vous eussiez trouvée groupée autour de nos évêques, autour de vous, Éminence, dans ce congrès eucharistique de Lourdes, dernier rayon pacifique qui brilla sur la chrétienté avant l'éclair de la foudre, et provoqua contre la Vierge notre mère les railleries blasphématrices de nos ennemis ?

Voilà, mes Frères, toutes les forces latentes qui se sont réveillées, levées et unies. Voilà comment un peuple que l'on croyait indifférent à la patrie et amolli par la jouissance, a étonné le monde par son patriotisme, son endurance et sa bravoure. Ainsi, à côté du courage militaire, s'est dressé, d'un bout à l'autre du pays, le courage civique fait de calme, d'énergie, de renoncement, et s'est manifesté le courage moral de millions de Français et de Françaises, mis en face des plus cruels sacrifices. Ainsi encore ces hommes qui passaient pour avoir renié la religion de leurs pères, l'ont spontanément retrouvée ; nos soldats, vrais frères de ceux de Jeanne d'Arc, ont multiplié les actes de foi ; dans toutes nos cités, les églises

se remplissent de fidèles, aussi souvent que la prière publique les y appelle.

Le vrai fond, le fond peu connu de la France, est remonté à la surface. Au xx[e] siècle comme au xv[e], en présence du suprême péril, la conscience française a retrouvé son orientation nationale et religieuse. Reconnaissons avec joie la marque habituelle, le sceau authentique de Dieu sur notre histoire. Malgré nos fautes, il ne nous a pas rejetés. *Non fecit taliter omni nationi*, c'est toujours vrai ; notre espérance n'était pas vaine.

*
* *

Et maintenant, ô Jeanne, laissez-moi le dire très haut, de ce miracle français vous n'étiez pas absente et, en le contant tout au long, je ne me suis pas éloigné de vous.

Dieu, mes Frères, prépare les choses de loin. Il savait quels dangers menaceraient en ce siècle et l'existence nationale et les plus précieuses traditions de la France. Il voulait former une génération capable de les préserver : quel moyen plus efficace que de lui proposer comme l'objet de son culte celle qui avait été au cours des âges la plus sublime et la plus chrétienne expression du patriotisme et de l'esprit français ?

Admirez comme tout à coup ce culte prend son essor. Longtemps, trop longtemps, sous l'influence de la pensée gallicane, toujours un peu l'héritière des préventions, comme des doctrines de l'Université de Paris, puis de la pensée rationaliste, hostile à tout surnaturel, il avait été paralysé.

Il y a cinquante ans, combien même parmi les meilleurs s'en tenaient à la froide constatation de Bossuet, qui à présent nous serre le cœur : « Tout paraissait désespéré, lorsqu'il vint à la cour une jeune fille âgée de dix-huit à vingt ans qui disait que Dieu l'avait envoyée (1). »

1. Bossuet, *Histoire de France. Œuvres complètes*, Ed. Lachat, t. XXV, p. 174.

Qui disait que Dieu l'avait envoyée. Le grand homme de qui le regard d'aigle avait découvert les causes « des changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde (1) », passait à côté d'un tel problème sans se soucier de le résoudre ! Pas une ligne sur les apparitions de Jeanne ! Alors le droit divin du Roi était incontesté, la France victorieuse et puissante. Nos révolutions et nos malheurs nous ont conseillé de chercher plus à fond ; pour notre génération, Jeanne n'était plus seulement un souvenir, mais une espérance ; il importait que la lumière fût faite ; elle l'est.

Qu'ils soient bénis, mes Frères, tous ceux qui ont poursuivi cette pieuse et féconde entreprise !

Bénis les historiens qui n'ont laissé dans l'ombre aucun recoin de la vie de notre héroïne ; bénis les orateurs qui ont fait valoir l'une après l'autre toutes les beautés de son caractère, toutes les grandeurs de sa mission!

Bénis nos évêques d'Orléans qui, durant tant d'années, ont été presque les seuls gardiens fidèles de la mémoire de Jeanne et ont travaillé avec une courageuse persévérance à la faire monter sur les autels !

Béni soit le saint Pape qui l'a déclarée bienheureuse ! Quelle minute inoubliable que celle de ce matin d'avril 1909, où se découvrit au fond de Saint-Pierre de Rome, comme dans la lumière du ciel, l'image de celle qui avait, cinq siècles en deçà, sauvé notre pays et qui ressuscitée, vivante à nos yeux, semblait revenir à nous pour nous apporter d'en haut les paroles de l'espérance ! De quelle émotion nos cœurs se sentirent étreints lorsque le chef de l'Église baisa le drapeau de la France, préludant ainsi aux paroles par lesquelles, deux ans plus tard, il devait prophétiser notre chrétienne résurrection !

Qu'ils soient bénis, eux aussi, ces jeunes gens de toutes nos écoles qui, dans cette capitale, soutinrent de si coura-

1. *Discours sur l'Histoire universelle*, avant-propos,

geuses luttes contre les insulteurs de Jeanne et conduisirent à travers nos rues ces émouvants cortèges « dont le dernier réunissait, derrière des centaines de couronnes, cinquante mille Parisiens patriotiquement unis (1) ». Où êtes-vous aujourd'hui, chers jeunes gens, tous au front, ou déjà tombés pour la patrie.

Mais le but sacré qu'à la suite de nos pontifes vous cherchiez à atteindre, vous l'avez atteint.

Jeanne a pris possession de la plupart des cœurs français et elle les a formés. A combien d'œuvres éducatrices n'a-t-elle pas prêté, avec son nom, l'exemple de ses vertus? Que dis-je? Elle a touché des âmes dans leur fond le plus intime; un Péguy, une Juliette Adam nous révèlent le secret des conversions qu'elle a préparées. Elle a inspiré des actes du plus pur héroïsme, comme de la plus délicate charité; jetez les yeux sur les lettres de nos soldats, ou sur les listes de souscriptions que publient nos journaux; pas un jour où son souvenir, ici ou là, ne soit évoqué! Aux heures d'angoisse, pasteurs et fidèles se sont tournés vers elle; que de sanctuaires n'ont-ils pas promis de lui dédier, si elle nous sauve; mais voici qu'à peine avions-nous commencé la neuvaine de prières qui préparait sa fête, à l'heure où Orléans célébrait l'anniversaire de sa délivrance, se dessinait le glorieux succès qui remplit nos cœurs de joie, d'espoir et de reconnaissance!

Jeanne est redescendue parmi nous; elle est maintenant et à jamais la sainte de la patrie.

Oh! que bientôt sa fête soit pour tous les Français une fête nationale! Serait-il possible qu'elle gardât parmi ses compatriotes des adversaires, alors que les Anglais qui ont scellé leur réconciliation avec nous, en mêlant leur sang au nôtre sur les champs de bataille, vénèrent celle que jadis ils ont brûlée, comme la martyre de la plus noble des causes?

1. *Action Française*, du 16 avril 1915.

O bienheureuse Jeanne, demeurez avec nous et couronnez votre œuvre !

Aidez-nous à remporter la victoire, à « bouter l'ennemi hors de toute France », à débarrasser la Belgique et l'Europe du joug brutal et odieux qui pèse encore sur elles !

Aidez notre chrétienne armée et ses glorieux chefs à accomplir, d'accord avec les Anglais, comme vous l'avez souhaité, l'exploit sans rival que vos contemporains vous réservaient ; qu'ils délivrent du joug de l'infidèle et Constantinople et Jérusalem !

Aidez-nous à rétablir l'harmonie parmi nous, aidez-nous à redevenir chrétiens !

Aidez-nous, intercédez pour nous ! Priez pour nous !

Mais, mes Frères, il faut nous aider nous-mêmes. Jeanne ne nous sauvera pas sans nous ; à plus forte raison malgré nous.

Les vaillants qui s'aventurent aujourd'hui au dangereux pèlerinage de Reims, cité martyre, sont saisis par un spectacle émouvant : devant la cathédrale mutilée, devant ce portail naguère l'orgueil de notre pays, à présent l'opprobre de la barbarie germanique, se dresse intacte, immortelle d'espérance, la statue de Jeanne d'Arc. Elle lève son épée, la pointe légèrement inclinée en avant, et, au trot de son cheval, semble entraîner quiconque veut la suivre.

Entendez-la ! Comme jadis, elle crie : « En avant ! Ne craignez rien ! Dieu me fait ma route... Il faut combattre... Fussent-ils pendus aux nues, nous les aurons... Sus ! A cette heure, ils sont à nous ! »

Et je vois derrière Jeanne, le mâle et sanglant cortège de nos généraux et de nos soldats, déterminés à la suivre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire décisive qui couronnera leur habileté, leur vaillance, leur ténacité, leurs sacrifices et leur foi.

Mais ce n'est pas seulement à eux que Jeanne jette son cri de ralliement ; c'est à tous les Français.

« Suivez-moi, c'est-à-dire unissez-vous derrière moi ! J'ai été ouvrière d'union, comme j'ai été ouvrière de victoire. Voulez-vous demain retomber dans ce qui vous a si longtemps divisés ? Voulez-vous rendre inutiles le sang qui a coulé et les pleurs que vous avez versés ? Voulez-vous que notre patrie, à peine échappée au danger, redevienne la risée de ses ennemis et peut-être leur proie désignée ? De grâce, unissez-vous ! Vous avez combattu en frères, vivez désormais en frères !

« Mais suivez-moi jusqu'au bout dans l'union, aussi bien que dans la victoire. La route que je vous montre, c'est la route que Dieu m'a faite, route qui part de Dieu et qui va à Dieu. Mon étendard porte les noms de Jésus et de Marie. Unissez-vous autour de ces noms sacrés !

« Revenez librement à la loi de Dieu ; rétablissez dans vos âmes, dans vos familles, dans la société le règne de Jésus-Christ !

« Ainsi, vous serez unis comme des chrétiens doivent l'être et, forts de cette union, vous redeviendrez l'instrument de choix, dont Dieu daignera se servir comme autrefois pour des triomphes qui seront tout ensemble les vôtres et les siens, des triomphes français et des triomphes chrétiens ! » Ainsi soit-il !

Imp. J. Mersch, 17, villa d'Alésia.- Paris-14e. — 18147.

Imprimerie J. Mersch
P. Mersch, L. Seitz et C
... 17, villa d'Alésia, Pa

